



ETIENNE BARILIER

Ecrivain

TRAIT LIBRE

## Salvator Art<sup>is</sup>

*Salvator Mundi*, tableau attribué à Léonard de Vinci, a été récemment vendu pour 450 millions de dollars. Une opération qui laisse songeur. D'abord, l'incertitude règne sur l'attribution de la toile (à mon humble sentiment profane, elle n'est pas de Léonard, ou alors c'est un Léonard assez mal inspiré). Ensuite le doute plane sur son emplacement actuel (la toile a «disparu», et l'on ignore si c'est dans un coffre de banque suisse ou dans le salon dérobé d'un palais oriental). Enfin, pour son acheteur présumé, un certain Mohammed Ben Salmane - plus familier des basses oeuvres que des hautes -, l'art humaniste et chrétien de la Renaissance italienne n'est pas le premier des soucis. Bref, tout est trouble dans cette histoire. La somme faramineuse atteinte par la toile en dit beaucoup sur les dérives et les fascinations de notre société, comme sur le pouvoir de l'argent, mais exactement rien sur la valeur artistique de l'œuvre.

J'ai conscience de tenir des propos d'une naïveté colossale. On sait depuis longtemps, sinon depuis toujours, que la valeur artistique d'une œuvre

ne se monnaie pas en tant que telle, et que la «cote» d'un artiste n'a pas beaucoup à voir, sinon rien du tout, avec la qualité de sa création. Nul n'ignore que Paul Gauguin, parmi d'autres exemples canoniques, écrivait dans une de ses dernières lettres: «Je suis à terre, vaincu par la misère», lui qui serait aujourd'hui, grâce à sa peinture, multimillionnaire. Nul n'ignore pas non plus que la peur de manquer les Gauguin de notre temps conduit à des surenchères extravagantes, pour des œuvres dont le mérite artistique est au moins discutable.

Mais comment le mesurer, hors de toute considération financière, ce mérite artistique? Non seulement l'art en tant que tel ne se vend pas, mais il est précisément *cela même qui ne se vend pas*. On le monnaie parce qu'il faut bien vivre, mais l'artiste qui prétendrait créer en fonction du public potentiel, ou pour se faire un public payant, ne créerait pas, il fabriquerait. Marquer la différence entre ces deux verbes, c'est tout l'enjeu. Et quand on voit quel commerce délirant, quel tapage médiatique s'orchestre autour de certaines œuvres, on peut craindre que les vrais artistes n'en soient écoeurés. On se prend alors à rêver: si, à défaut d'un *Salvator Mundi*, descendait sur la Terre, pour arpenter et illuminer les salons des maisons de vente aux enchères, un *Salvator Artis* ! ■

**Comment le mesurer, hors de toute considération financière, ce mérite artistique?**